

Pan Bouyoucas, François Barcelo, François Gravel

Jean-François Crépeau

Numéro 121, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37244ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2006). Compte rendu de [Pan Bouyoucas, François Barcelo, François Gravel]. *Lettres québécoises*, (121), 26–27.

Pan Bouyoucas, *L'homme qui voulait boire la mer*, Montréal, Les Allusifs, 2005, 222 p., 19,95 \$.

La quête de l'éternel bonheur

Ou l'impossible rêve de Lukas.

Au moment de lire *Anna Pourquoi* (Les Allusifs, 2003), alors en lice pour le Prix littéraire des collégiens 2005 qu'il remportera d'ailleurs, je me suis demandé pourquoi les œuvres publiées par Pan Bouyoucas m'avaient échappé, bien que *Le dernier souffle*, son premier roman, soit paru en 1975. J'ignorais tout de cet auteur, originaire du Liban et installé ici en 1963 à l'âge de 16 ans : son habileté à créer des microcosmes grouillants de personnages hors du commun et à les faire vivre à travers les pages d'histoires finement ciselées, à l'écriture dépouillée, presque minimaliste mais combien efficace, sans oublier son talent de faire partager aux lecteurs une variété d'émotions et toutes les gammes de sensations, qu'elles soient auditives, visuelles ou même olfactives.

Voulant mieux le connaître, j'ai aussi lu *L'autre*, également paru aux Allusifs en 2001, et dans lequel le petit Thomas relate une histoire touchante par son humanisme profond et sincère. Je fus ravi et donc, j'anticipais le plaisir de lire *L'homme qui voulait boire la mer*. Ma joie a été renouvelée, car Lukas, le héros de son nouvel opuscule, a fait naître en moi un émoi rarement éveillé par la fiction.

L'HISTOIRE DE LUKAS

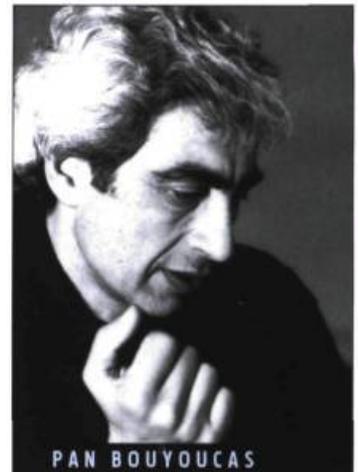
Grec émigré à Montréal depuis 40 ans, le personnage de Lukas y a fait sa vie comme restaurateur, auprès de Yolanda, son épouse, de sa fille Irène et de quelques amis fidèles. Alors qu'il est âgé de 58 ans, Zéphira, un amour de jeunesse, lui apparaît en rêve et lui reproche de l'avoir trahie, puis abandonnée. Lukas, contrit, cherche à racheter sa couardise. Il se rappelle alors que les Grecs anciens croyaient que les morts passaient par le rêve pour communiquer avec les vivants et il décide de s'engager sur cet étrange sentier qu'emprunte l'âme des défunts.

Craignant qu'un banal rêve ne lui suffise pas pour rejoindre la belle Zéphira, il décide d'avalier un somnifère pour se rendre jusqu'à elle plus sûrement et plus promptement. Mal lui en prend, car il avale la potion assis dans son automobile, garée à l'intérieur, le moteur tournant parce qu'il fait trop froid ; l'effet du remède est aussi rapide que virulent. Cette situation dangereuse imaginée par le romancier lui permettra de passer du rêve de Lukas à la réalité de son état comateux, de l'imaginaire fantastique dans lequel plonge son héros à la réalité vécue par sa femme Yolanda et son entourage qui veulent le sauver d'une mort certaine.

L'intention initiale de Lukas est noble, mais c'est sans compter qu'en voyageant dans l'univers des morts, ce sont de nombreux événements de son passé qu'il



revivra sans pouvoir rien leur changer, à moins qu'il ne choisisse lui-même de mourir. Son périple au pays du rêve le ramène ainsi au temps de son enfance, des amitiés d'alors et du jour où il connut Zéphira, son premier amour. Il revoit aussi ses mesquineries infantiles et ses bassesses adultes, et ceux qui en furent les victimes, réalisant de la sorte qu'il n'y a pas qu'envers cette jeune femme qu'il fut injuste. Sa mère, par exemple, lui en veut terriblement et lui reproche de ne pas se souvenir d'elle tous les jours.



LE RÊVE RÉDEMPTEUR

L'univers onirique imaginé par Pan Bouyoucas où il fait évoluer son personnage principal, ceux qui l'affectionnent comme ceux qui le détestent, est extraordinaire, au sens premier du terme. J'ai eu la nette impression qu'il s'était inspiré de la mythologie grecque en ce qui a trait à la thématique de son récit et avait emprunté à la haute technologie, numérique ou autre, pour créer l'atmosphère dans laquelle il fait évoluer son monde. Si j'ai parfois cru être en présence d'une histoire appartenant au champ de la science-fiction tellement l'imaginaire dépassait le réalisme de l'entendement romanesque, aidé en cela par l'emploi de prosopopées, le décor éthéré, voire fantasmagorique, dans lequel tout cet univers baigne m'a convaincu qu'il s'agit bien d'autre chose, du domaine de la conscience et du subliminal.

À travers le rêve de Lukas et sa quête de « rédemption » à tout prix, le romancier a recréé l'archétype de l'homme libre. Satisfait de sa vie, Lukas est en proie à un profond regret et sa recherche de Zéphira l'oblige à reconnaître ses faiblesses. Il en viendra à comprendre qu'il ne peut rien changer du passé et que sa véritable liberté est de l'accepter et de vivre au présent.

L'homme qui voulait boire la mer est une métaphore de l'impossible rêve, j'en suis certain. Pan Bouyoucas l'a compris et son roman accompagne notre propre intelligence de cette utopie universelle.

François Barcelo, *Bossalo*, Montréal, XYZ, collection « Étoiles variables », 2005, 264 p., 25 \$.

Le narrateur qui interpelle

Voyage dans l'arrière-boutique d'un auteur.

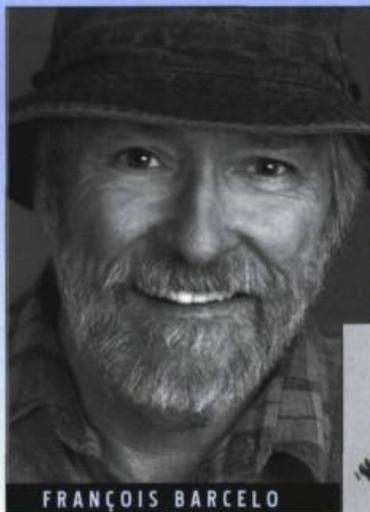
En vingt-cinq ans, François Barcelo a développé un style alerte, varié et aisément identifiable. *Bossalo* est un bon exemple de son humour mordant et de son ironie parfois cinglante qui font un bien quasi thérapeutique.

Le roman raconte deux moments de la vie de Victor Bossalo, un anti-héros qui se sait l'objet de cette histoire. Il comprend mal le patronyme dont il est affublé et ignore les intentions de l'auteur qu'il identifie toujours par une majuscule, comme s'il s'agissait de Dieu. Il ne sait rien du passé ou de l'avenir et découvre le présent presque en même temps que nous, ce qui occasionne d'amusants quiproquos.

LA VIE BOULEVERSÉE

Un jour, Victor entre dans un bar et rencontre une femme avec qui il a une aventure. En plein coït, un inconnu lui pointe une arme derrière la tête, mais tire sa compagne. Beau salaud, il fuit, revient chez lui et cède aux avances amoureuses de son épouse, ignorant qu'il vient de contracter une MTS. C'est le début de l'aventure.

La première partie de *Bossalo* ira des soins à apporter à la maladie aux déboires de Victor chez Tatou l'éditeur, son employeur, dont il perd la direction au profit de Marina Baranger, une écrivaine populaire. L'existence que l'auteur impose



FRANÇOIS BARCELO

à son héros tend à prouver qu'il est un beau salaud. Il s'en défend bec et ongles car, n'étant qu'un personnage, il n'y peut rien : « J'ai parfois l'impression que je suis non pas dans un roman, mais dans un brouillon de roman. »

LA VIE RENDUE

La deuxième partie du roman est nettement loufoque. Victor, subitement aveugle et placé en clinique, retrouve la vue et peut ainsi se jouer de tout le monde. Observant les manœuvres frauduleuses dont les pensionnaires sont victimes, il cherche un moyen de punir les coupables. Mais il y a Estrelle, sa compagne d'aventure qu'il croyait morte, et une bonniche qui se nomme Marina Baranger. Bref, tous les ingrédients pour créer un univers explosif sont réunis.

J'ai suivi les aventures de Victor Bossalo le sourire aux lèvres, du début à la fin. Je me suis amusé de cet hypothétique personnage qui se plaint constamment de ce que l'écrivain lui impose. J'ai surtout apprécié le constant va-et-vient entre l'univers de Victor et le nôtre. *Bossalo* est un amusant voyage dans l'arrière-boutique d'un auteur.



François Gravel, *Mélamine Blues*, Montréal, Québec Amérique, 2005, 202 p., 19,95 \$.

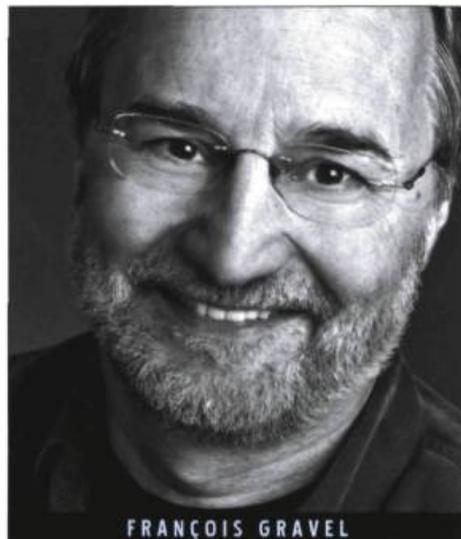
La récréation

Ou l'inutile plaisir.

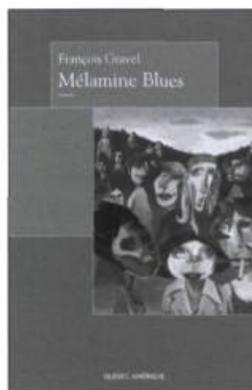
Je viens de relire du François Gravel. Sa façon de conteur dans *Bénito*, *Bonheur fou*, *Vingt et un tableaux (et quelques craies)* et *Fillion et frères* me ravit toujours. L'évocation d'univers oniriques ou hyperréalistes et la vigueur du style du romancier font de ces récits parmi les plus marquants de leur époque. Je ne peux en dire autant de *Mélamine Blues* qui me semble trop loin de son milieu naturel ; j'imagine mal l'auteur transformé en professeur de littérature patenté ou en donneur de leçons.

Dans *Mélamine Blues*, Geoffroy, alias Jeff, est préposé dans un établissement de soins de longue durée. Pour arrondir ses fins de mois, il devient « pickpocket culturel ». La culture, c'est son truc, particulièrement l'acquisition de vocabulaire, excellent prétexte pour accentuer sa dyslexie.

Un jour, à pied d'œuvre sur le site du Festival de Jazz de Montréal, Jeff a la sensation qu'on tâte son gousset. Il fait fuir le pickpocket, mais le



FRANÇOIS GRAVEL



retrouve aussitôt; en fuite, elle lui saute au cou, camouflant ainsi un autre larcin.

DRÔLE DE COUPLE

Débutent alors la relation épique entre Jeff et Iseult Demers, une minuscule jeune femme propriétaire d'une boutique Moyen Âge. Elle lui propose de mettre en commun leur expertise et de se lancer dans d'époustouflantes aventures de vol à la tire. Leur imagination est débridée, et les coups, plus fumants les uns que les autres. Pour la vraisemblance on repassera, mais le roman

n'est pas dans ce registre.

Mélamine Blues appartient à celui de la farce, au sens littéraire. En cela, ce récit dépeint de manière satirique les habitudes de vie de Jeff et d'Iseult, leurs pratiques exotiques du détournement et leur vie de couple qui n'a rien de banal. Jeff en vient à ne plus tenir le rythme endiablé des méfaits, il quitte son amoureux et se livre aux policiers. Iseult, préférant le plaisir d'aimer à celui de voler, veille à sa libération pour qu'ils puissent reprendre la vie commune.

Raconté de la sorte, *Mélamine Blues* paraît trépidant. Je lui reproche cependant de s'enliser dans des lieux communs, des traits d'humour facile et des personnages falots. Par la voix de ses personnages, François Gravel fait la leçon sur les vieux, les dyslexiques, les petites personnes et je ne sais quoi encore. Je préfère son style conteur que celui-ci, prêchi-prêcha.